

n° 20 - mensuel - 3 F

cancans

DE PARIS





LE BONHEUR DE MADAME PICCOLI

Jean-Claude Pascal a soigné le champagne pour fêter le succès de Gitanes en U.R.S.S. et le quatrième anniversaire du mariage de la chanteuse avec Michel Piccoli. C'est les régalés qui divorcent si facilement en cela également d'une soirée ? Tous les soirs !

Encore une histoire de grosse !

Le plus jeune des fils de Jerry Lewis, dit « Kid Joe », est déjà atteint d'autisme. L'autre jour, Denis Martin fut surpris d'apprendre que son père lui avait fait cadeau — parce qu'il doit d'ailleurs en « mettre » — d'une vieille Jeep à la réforme.

— Comment ? s'écria l'acteur-chanteur. Tu permets à Kid Joe de conduire déjà ?

— Oui, lui répondit l'infatigable comique, mais rassure-toi : il conduit seulement à l'intérieur de la maison !

Claudio Gora, sur le point d'attaquer le « Ou ra-tu

levé » a les épaules sous une lourde supplée, ce qui le gênera, d'ailleurs, à Rome, avant d'être tombé à quatre bras. Le fait a été interprété par le public comme s'il s'agissait d'une œuvre du « Pic-Hem ».

— Comment avez-vous perdu toute cette substance précieuse ? demanda un reporter italien à la chanteuse Claude.

— Oh, c'est très simple, répondit-elle, du sud au nord, les Américains ont le fétichisme du corps, pour vous dire bonjour, ils vous appliquent de grandes tapes au bas du dos. Mais le moyen, je n'en pas réussi à ce traitement !

Charlton Heston a un fils. Châti qui pour être sûr que qu'on appelle un petit garçon n'en est pas moins très sûr. Avec la femme « Bon-Hur » a surpris cette conversation entre l'enfant et une petite écolière de ses années.

— Alors la maman a fait appeler le docteur ? Est-ce que ses douleurs sont très rapprochées ? Eh bien, Mince, tu peux attendre à avoir bientôt un petit frère !

Mademoiselle C. fut une célèbre du music-hall d'une époque où Cécile Sant, toutes robes défilées, descendant, à l'éblouissement de tout Paris, rayonnait l'éclosion du Coq de Paris. C'est tout dit !

— Comment trouvez-vous broute ? demanda M^{lle} C., l'autre soir, d'un musicien comique qui se qualifie pour son art.

— Je pense, lui répondit-il faiblement, qu'il n'est même d'être plus adouci selon que l'expérience de l'homme du Grand Palais ?

Déjà lors, M^{lle} C. est perplexe.



Suite page 12 J



UN NOUVEAU BOY POUR LE CASINO DE PARIS ?

« Patrice : 90. Hum ! Un rival ? a sa dit le premier danseur.
 « Tair de casse, s'il veut plier ! » ordonne le second. « Alors,
 enlevez votre pantalon a cange le troisième. » Mais — mes-
 demoiselles — Ne soyez pas ridicules, retirez-vous. Nous

n'avons pas de temps a perdre. » Mais monsieur abordez
 alors son sautoir triomphant. Qui ne résistera pourtant de passer
 une r cadence a un aussi agréable compaign ? Probable que Lino
 Renaud, si elles se décident d l'engager, fonce une drôle de côté !



une enquête révélatrice :

mais
où sont
les
surboums
d'antan ?

*Le « chose à l'honneur », le « strip-page »
et le « meta-cross » l'ont détrônée.*



Le temps de la surprise-party avait définitivement mort? Le mot seul lui disait, tout autant que torbourn ou surpate d'ailleurs. Si nous les premières devant des jeunes de quinze à vingt ans, les réactions sont vives : soit déçue, haïvement d'épaules, n'ont nargosa.

Où, au contraire les surbourn d'astier, ces heures délicieuses que l'on passait à danser, à écouter des disques, à boire des jus de fruits, à raconter des histoires drôles dans le living de papa et maman, ces derniers venaient, de temps en temps, jeter un coup d'œil vers et rest dans l'antéridéologie de la porte.

— Les chères! Comme ils s'amusaient bien!

Aujourd'hui, tels fêt trop bourgeois, trop papette. A quelle aie, en est blasé. A plus forte raison à vingt. Il faut trouver autre chose que les surbourn pour se distraire.

Sheila, le sait bien. Elle ne chanterait plus. C'est une première surprise-party a de pour d'être trompée de crochets.

Surprise-party? Richard Abernethy. Dimanche. Minuscule Sheila a eu tort de répéter le mot vingt-cinq fois au cours du même dîner. C'est peut-être elle la véritable cause de l'interrompement d'une distribution dans et joyeuse.

Que font les jeunes, le samedi soir ou le dimanche?

Deux d'entre eux, interrogés devant le « Gail » au journaliste Richard-Crouzet, nous ont fait des réponses qui méritent d'être mentionnées.

Marcelle, 18 ans : « Ah! fureur du moment avec les copains. Je suis sur le tard-asté du Johnny, le plus intrépide de tous. Je me renverse parfois couvert de boue fœtal! »

Maurice, 18 ans : « On organise une chasse à l'homme dans Paris. Comme

dans les films policiers. Au fond, c'est ce que nos grand-mères appelaient une partie de cache-cache. Nous l'avons seulement en plus roué et corrigé.

— En quoi consiste-t-elle?

— On désigne un « coupable », celui ou celle qui devra nous échapper. Au signal donné, il se cache dans la rue, il peut emprunter le métro, l'autobus (sauf le taxi, cela revient trop cher), les escaliers de service des immeubles, aller sur les toits.

— Cette course folle doit amuser tout le monde. Personne, jusqu'ici, n'a alerté police-secours!

— Non. Nous agissons comme des agents secrets. En dexte, justement l'une des règles du jeu est d'essayer de ne pas se faire remarquer. Si le « coupable » parvient à nous échapper, nous



c'est la faute... à B.B.

une nouvelle inédite de Françoise Rivette

« Ça n'a guère duré... j'étais folle de B.B. ! Je l'appellerai à l'infin en secret comme je l'avais lu dans un journal. J'avais donné ma vie pour elle. J'avais même passé mes vacances à l'été oxygéné pour imiter les longues rêches discocondées de mon idole. Et je courrais mes soirs rejoindre comme j'avais vu Brigitte le fera dire » Et Dany cria la Femme « et dans « La Vérité »... Je crois bien que sans Brigitte, son exemple stimulant, je n'aurais jamais eu le courage, de « rentrer » de Valence » Fiers pour tenter ma chance. Plus tard, une autre fille qui devait devenir célèbre (plus que moi ?) Minnie Darc s'est lancée sans à l'aventure dans la capitale...

Quelques days un petit hôtel proche de la gare de Lyon. J'ai caché sur des tas d'illustres de mode, des adresses où je pourrais me présenter. Après des toilettes minutieuses, me donnant des airs de dévouement, je me présentai dans des bureaux encombrés de papiers, de photographes de « maquettistes » qui, par l'intermédiaire du fait que je cherchais du travail, me regardaient avec hauteur. On me débâillait sans vergogne, en un clin d'œil ! L'air comprant, de petites nombreuses tentes folles valent les épaves... « Vous n'êtes pas moi, c'est vrai. Mais qu'est-ce que vous a fait croire que vous réussiriez dans une profession « encombrée » ? Un jour, le directeur de rédaction cocarde dont j'avais brutalement forcé la porte, après deux heures d'attente dans l'antichambre, me cria : « Que ! Vous voulez être cover girl ? (comme une ! Ah ça êtes-vous folles toutes ? Serez-vous pauvres petites, que plus de dix mille filles, sur le pavé de Paris aspirent à voir leur portrait à la « une » d'un hebdomadaire de luxe ? De plus belles que vous se vendraient, pour ça ! »

— Moi j'ai... mais je n'indigne...

Je sortis en claquant la porte. Celle-ci se rouvrit d'elle-même brusquement : mon cœur intime d'espérer le meurtre bonhomme était derrière moi. D'un gémissement, il me fit me retourner.

— Tenez, mais c'est vrai... vous nous rappelez quelqu'un. Bardot, c'est cela, Bardot ! Décidément qu'est-ce que vous avez toutes à la singer. B.B. ? C'est malade.

Je commençais de sentir la moultitude me monter au nez. Quelqu'un s'était appuyé lourdement... « Et, en plus, vous copiez sa cheu croute de cheveux courts. Mais regardez-moi ça... c'est d'un démodé ! »

Il se moquait tout haut et, déjà, toute la rédaction et le secrétariat du journal se groupaient autour de nous. Ils avaient tout de suite remarqué. Une belle journaliste seule, appelée Betty me fit tourner sur les talons, comme une toupe, et lança : « Vraiment, avec leur manière d'être... le symbole sexual n°1 de notre temps au fil des contes psychanalytiques, ces minis de pro-vect... » Elle ajouta : « Voulez-vous être ma victime pour une interview rose ? Vous me direz tout ce que vous avez sur la petite, ce qui vous pousse à imiter la Bardot. Ça vous travaille bien... de pourrir la petite annale à la dernière sauterie ? » Mon gros ? Vingt mille ! »

— Petit de taille, en équilibre. Laissez-moi partir !

Et je lâchai des coups de pied dans les chevilles de cette embonarde, qui poussa des hurlements de peurs. De coup, une per-up sophistiquée, blonde et brune comme un octopède, qui passait par là s'éleva et le secrétaire de rédaction hurla pour réclamer des sacs à l'usage de cette malheureuse Chantal-Mary. Un nom d'une affection ! Passons.

Me rattrapant à grand-peine d'exploiter en indignation et en larmes, je courus vers l'ascenseur, mais, cette fois encore, on me rattrapa. On me prit le bras. Je levai un regard furibard vers l'homme qui était et... soudain, ma colère tomba. C'est qu'il était fièrement beau : un blond bouclé, hiliteux aux yeux de source verte, au sourire sympathique et tout en tout... il ressemblait à James Dean, mais avec du dentier de plus. Un





un beau gosse ? Et il me regardait avec amitié, ce dont j'étais tellement fière.

— J'ai senti, par la porte de mon bureau, la scène pénible que vous venez d'essayer. Le tueur, une ma sophistique a rendu ces gens inférieurs, impossibles. Ils voulaient tout à travers une couverture de mode « dans la nuit ». Voyons, qu'est-ce qui ne va pas, mien petit ?

— Tout ! C'est effrayant ! Je déboulais de ma province, j'espérais trouver du travail en posant ou en faisant le mannequin et, partout, on se moque de moi... Je finis par croire que je suis effrayée ! Il dit de rire :

— Pas du tout. Vous êtes un vrai bébé. Mais voilà : vous ne savez pas vous arranger. Il suffirait de reculer ça, ça et ça...

— Quel ça, ça et ça ?

Tout en parlant, nous étions descendus au rez-de-chaussée. Le garçon m'avait prise par le bras. Avec, il me fit rapidement traverser le hall et, sans que j'aie même eu le temps de protester, je me trouvais installée avec lui dans un bar élégant et feutré de l'avenue Montaigne, au un étage de l'arrière d'un grand hôtel de luxe.

— Est-ce ma coiffure que vous trouvez laide ? Mon maquillage est-il mal posé ? (Elle dit) :

— Adorable, dit-elle, je ne peux pas me prononcer comme ça. Baissez votre menton et venez me voir ce soir, à neuf heures, dans mon atelier, rue de Seine. Je vous dirai ce qui clache en vous. Je suis Patrick Donnell, photographe, publicitaire, va-guette, etc. Je « fabrique » une douzaine de filles qui sont devenues célèbres.

Il me les cite : il s'agit de couvrir les surpays, au moins les égales de Jean Serrin et d'Elle Horner. Je lui dis : (Elle dit) : Je m'endormis le soir ce soir même. Que voulez-vous, après tout ?

Ce que je risquais ? Je l'ai appris à mes dépens. Sous des aspects d'impressionnisme, dans son atelier qui ressemblait plutôt à une perruque (il s'agit de ce que j'ai vu par les romans-photos), Patrick me demande de me mettre dans... le maillot de bain d'Elle ou presque. A ce moment, je rougis encore. Mais je voulais, comme on dit, être à gauche. Après tout, me disais-je, il y va de ton avenir. Et le merveilleux B.B. m'a pas hâlé, elle, quand il fut la lui imposé, d'habiller des charmes féminins dans le monde entier. « Mais voilà, bien sûr, Patrick me photographie. Bien sûr, il me fit prendre des poses héroïques, mures, accablées, bien sûr, il dut faire de moi quelques clichés intimes, mais : mais il pensait à autre chose... et quand je lui demandai : « Croyez-vous que j'aie vraiment trop le type de Bardot ? Que je ne sois qu'un double dérivé d'elle ? » Il haussa les épaules, il me chuchota : « Telle que tu es, chérie, tu n'acceptes rien. Alors ! ne pense plus à cette attitude Brigitte et sois à moi ». Les lampes s'éteignirent par enchantement. Sa bouche violente la mienne. Je tombai sur le dos. J'étais fardée, je me débattis en vain. Bardot, je fus soumise à sa puissance terrible et cachée, terrée.

Naturellement, Patrick Donnell me demande de revenir le lendemain : « Nous reprendrons un contact plus... logique, s'il n'est pas trop brûlé. » Plus j'étais trop fière pour accepter il ne vint plus, en trois ans, je ne le revins plus. Ma fierté alors me l'imposait.

Alors, je suis de nouveau des soirées et des soirées, j'ai mes dernières soirées en coupe de l'été. (Elle dit) : Je n'étais plus que l'ombre de moi-même, me nourrissant de café crème et de deux croissants par jour. Ah ! qu'il était dur l'appren-

Prendre des poses de caméraman, ce n'est pas à l'aise

Patrick savait me photographier



usage de la roulotte. De loin, il m'avait paru doré, et c'était cette débauche sans reproche quotidienne.

Et puis, un jour, miracle ! Ma concubine avait glissé un peu sous ma porte. On me demandait de passer chez « Marie-Suzanne », pour remplacer au pied levé un mannequin grippé l'un jusqu'au menton sous dernier tube de rouge à lèvres.

Me voilà dans l'improbable salon aux lustres étincelants de « Marie-Suzanne ». La propriétaire me fait signe de venir. Et soudain, je me trouve au milieu d'un bataillon de filles magnifiques, toutes potornas dehors, passant des robes complètes. La propriétaire, Mlle Griette me regarde avec bonnie mais sans pitié, je me en rends bien compte. Avec un soupir, elle palpe mes joues, mes bras charnûs. « Qu'est-ce que vous a mis dans cet étioilé, ma petite ? Jolie comme vous êtes ! Vous êtes même comme un coucou. On dirait que vous ne boitez pas de la bonne eau ». Elle ajoute, gênée par sa propre parole : « C'est d'être fille en bonne santé que nous avons besoin, non d'une ma vieille... ».

— Madame...

— Chut ! je vous avertis. Mais, dit-elles pourquoi vous dentier ces yeux aux Bardot ? Ça vous enlève, au lieu de vous caresser. Citez-vous bien qu'il n'y a qu'une B.B.

— Je le sais, Madame, mais je l'admire tant, Brigitte.

— En tout cas, Brigitte, elle vous joue au côté tout. Vous seriez bien mieux avec une frange sur le front, à la Catherine Spath.

— Vous avez tort, Greta. Mais je pense que cette petite fille est tout à fait neuve. Présentez-la moi.

Un bel homme à deux la longe de l'âge, selon la formule consacrée, s'indigne devant moi. Mlle Griette, un peu impatientée, me le présente. Baron de la Hachetière. Je lui explique, d'autant que le baron, malgré les tempes décolorées, portait bien, à ce la



devant, plus aux exercices équestres, un vrai sportif sous la jaquette strimée. Lui, au moins, semblait enchanté de ma gratitude, due à un rigide déconcompte malsentant.

— Mais c'est vrai que c'est un comble de Bardot, numéroté-él, charmé. Étonnante ressemblance ! Moi qui rêvais...

Cette fois, il passait un doigt gourmand sur sa fine moustache ; son air d'affûté et, malice, ce n'était pas tellement déplorable.

Et voilà pourquoi, malgré mon déshin en tant que couvri-gil, je ne quitte pas Fern. Le Baron ne m'épouse pas, mais il s'est rénové, depuis trois ans, de plus en plus digne de moi. Je le soupçonne bien un peu quand il me serre dans ses bras de d'insister qu'il est en brûlure tête-à-tête avec Brigitte. Mais comment en vouloir à l'actrice que j'ai toujours tant admirée ? A laquelle, surtout, je me suis toujours identifiée passionnément !

Ah ! que je préfère cet il n'aurait dépendu que de moi, moyennement aidée par le baron, d'acquiescer au titre de « fille pour couverture » comme j'ai refusé cela, orgueilleusement. Ce que je rêvais, c'était de devenir une couvri-gil honnête, vivante de ses poses, non une pin-up populaire dans une gloire douteuse par les relations d'un entourageur.

Un jour, si je lâche le baron, peut-être me résoudrai-je de nouveau à tenter ma chance dans les magazines. Supposons. Mais, cette fois, ce ne sera pas en parade de Brigitte. Le baron a su faire de moi une femme originale, aussi raffinée que cultivée sur le passage de qui on se retourne en disant : « Fichtre ! ». Et pourtant, cet acte, cette réussite matérielle (ô le baron me comble) c'est à B.B., indirectement, que je la dois. Chère Brigitte !



J'ai même fait de la figurine dans le film « Les Sultans ». La réalité m'efface par B.B., hélas, mais Greta Lufberg. Elle incarnait un photographe de mode.





coup de chapeau!



Pasque le Palmont de la chanson à la télévision donne un coup de chapeau à pourquoi votre revue ne font-elle pas la même chose? Mais savez-vous si ces plus récents modèles, ce n'est que justice... Hout-de-forme (bon sûr), typiques, mais au coup d'épée (candamment), le chapeau suit à l'échelle. (C'est le jargon d'un de nos modèles) Mais pour prouver qu'il n'y a rien de nouveau, même, sous le soleil, nous vous présentons également une coupe 1930 s. donc... avant-garde il faut le dire...



l'envers de l'objectif :

FLASHES SUR UN PHOTOGRAPHE, LUC GESLIN

Le photographe tient une place chaque jour plus importante dans la presse. Le lecteur veut être informé vite et il balade d'un regard les pages des magazines, cherche, d'un premier coup d'œil, les sujets susceptibles de retener son attention. Il regarde la photo, lit la légende et décide ou non de lire le texte.

Où, il y a dans la presse une grande injustice. Si les noms des rédacteurs et reporters sont connus, je vous défie de citer, dans l'instant, les noms de cinq photographes de presse !

Nous avons rendez-vous avec l'un de ces anonymes : Luc Geslin, journaliste-reporter photographe indépendant.

— Comment êtes-vous devenu photographe ?

— A dix-huit ans, je rêvais d'être

écrivain, devant des problèmes d'électrocinétique... Je me demande encore comment j'aurais pu faire à ce point fausse route, moi qui déteste tout ce qui concerne la technique ! Devant les résultats, mes parents ont compris que je travaillais et, comme je n'avais aucun métier, ils m'ont dit : « Si tu veux être dans un laboratoire photo ! Deux ans plus tard, j'étais militaire mais j'eus la chance de faire « mon temps » au service photo-cinéma de l'armée. Libéré, je n'avais guère envie de retrouver le petit labo de mes débuts... J'eus plusieurs séries de photos d'art-maison, je suis allé les proposer dans les magazines spécialisés : « L'Art des Sèvres » a publié les premières...

— Vous êtes donc spécialiste ?

— Non, pas du tout. Un photographe de presse ne peut que très difficilement

se spécialiser : l'actualité sous toutes ses formes englobe une foule de sujets sans cesse variés que la vie elle-même. En plus, étant indépendant, je ne collabore pas à un service précis, dans une revue déterminée, je fais ce que les hebdomadaires ou les mensuels me demandent. Du Prix Nobel au manœuvre légers de la voirie à la Espagne, du président-directeur-général au balapeur, de la résidence de Saint-Cloud au bidonville de Gonesseville, etc. : tout cela dans le désordre pour peu que l'actualité les mette en contact ou les réunisse.

— Quels sont vos meilleurs souvenirs ?

— En général, je fais ce métier avec plaisir. Nous fréquentons des gens très différents et, dans l'ensemble, nous sommes bien reçus. Certains journalistes, certains chercheurs payés sont assez impas-



portables... Toutes les vides grandes vedettes, tous les personnages importants sont toujours parfaitement accablés et amables. Ils nous facilitent le travail et gagnent ainsi un temps précieux pour eux comme pour nous. Mes meilleurs souvenirs ! Les reportages avec Jean Roussard, Michel Simon et Mireille Darc.

— Quelles photos allez-vous nous consacrer pour illustrer cette interview ?

— Vous seriez une revue féminine, je vous donnerais des photos de mode ou de recettes de cuisine, une revue technique, des photos de Fleuret-Bobou, une revue sportive, des photos d'athlètes, une revue de voyage, des photos sur la Saïda ou le Maroc... mais je pense que les photos de jolies filles seront celles qui plairont le plus à vos lecteurs ! Alors, choisissez ! »

M. M.





Vos vedettes préférées jouent...

le strip-tease

(Suite de notre précédent numéro.)

J'aimerais me mettre nue

DANY CARREL

Depuis « *Intimité* » Claudette a les réalisateurs désignés que je montre mes seins ! Et encore, souvent c'est devantage ! Il paraît que c'est la première condition pour qu'un film ait du succès... Et bien, je ne suis pas d'accord ! Certes, la

sexualité est naturelle et je ne suis pas gênée de me montrer nue mais je suis aussi et surtout comédienne, je ne suis pas que montrer mes seins ! Même dans un film comme « *Péage pour Carcillon* » où je joue trois rôles, il a fallu que je sois trois souvent nue. Vous ne trouvez pas que c'est trop ? Et que devraient donc les comédiennes quand leurs seins s'abandonnent ? J'aimerais me mettre nue mais à bon

sens. A mon avis, le nu est plus beau que le déshabillé avec paillettes et bus noirs.

Un corps nu s'est rien.

RITA RENOIR

J'item — avec Rita Cadillac — une des « reines du strip-tease » il y a une dizaine d'années. Heureusement, depuis, elle et moi nous sommes devenues comédiennes. Je joue actuellement au théâtre. Grapins avec Michel Simon. « Du vent dans les branches de Sœurins ». Le strip-tease, ce n'est pas du théâtre ! Je dois d'ailleurs reconnaître que c'est très excitant de se déshabiller sur scène... L'expression corporelle aussi est séduisante. Je ne regrette pas mon expérience de strip-teaseuse. On apprend au moins à savoir se tenir sur scène et à ne pas avoir honte de son corps ! Ceux qui fréquentent le strip-tease ne savent pas ce que c'est. Un corps nu n'est rien, il doit stimuler l'imagination. C'est du grand art, l'érotisme ! Les Français ne seraient pas le prendre assez au sérieux.



QUI EST-CE ?...

Elle est célèbre. (Voir page 18.)



Dany Carrel

... c'est Mireille Darc

Elle va avoir un enfant. Au cinéma s'entend. Mireille est célibataire et désire le rester encore quelques années. « Vive la liberté ! » a-t-elle dit. Donc, elle pourrira, ce printemps, pour les besoins du film de Georges Lautner « Longes radieuses » (joli jeu de mots). Femme d'un gangster assassiné, une bande rivale la poursuit (elle et son bébé) pour savoir où le défunt a caché le produit d'un hold-up. Pas de strip-tease prévu comme dans « Calé ». Demandons pourtant à Mireille ce qu'elle pense du nu à l'écran.

L'impudeur personifiée.

MIREILLE DARCY

Je fais du théâtre dans le Midi m'oubliant pas que Toulon est proche de l'île du Levant. Je n'ai donc pas honte de mon corps. Les photographes et les techniciens en général n'ont pas le regard laïque que nous avons quand je suis à poil devant eux. Le mini-jupe est souvent inévidente, pas le nu intégral. L'antichambre est toujours dans le regard, pas dans le corps. Si mes amis ou mes parents me voient nus, aucune importance. Ils penseront simplement que j'ai eu une fille bien élevée. En somme, je suis l'impudeur personifiée...



« Si c'est bien chauffé, d'accord ! ».

RITA CADILLAC

Après le « Crazy », je suis devenue vedette d'une revue aux Folies-Bergères... puis après avoir dirigé mes pas vers le cinéma sous le houlette de Mouloudy je suis maintenant au cinéma. Il faut du caractère et une forte personnalité pour résister au beau strip-tease. Il ne suffit pas d'enlever le robe ! Nus en scène, c'est un acte révolutionnaire. Bien entendu, je ne reçois aucune gêne à évoluer nue devant une salle en tenue de soirée. C'est une simple question d'habitude ! Mais il faut être très sûre de sa beauté et de son charme. Parfois nue dans un film ne pose pour moi aucun problème. Je répondrais, comme mon père ajoutant que j'aimais monter nue sur scène « Si c'est bien chauffé ! ».

Le nu est beau et naturel.

ROGER YADIN

Il donne sa réponse dans le livre que lui a consacré Maurice Frydland (page 109) : « On attend toujours de moi que je me jette. D'abord, j'aime le corps des femmes. Je ne l'aime pas dissimulé par des dentelles noires ou par des bas à rayures. En la filmant ou je me fais plaisir... » et page 85 : « Je suis pour une très grande liberté dans l'exposition des corps nus. Des êtres nus sont beaux et naturels. »

Yadin fait donc une grande différence entre le déshabillage lascif du strip-tease et la nudité intégrale. Si l'apprendra guère le premier, il est enthousiaste par le second !

Enquête Marc Miller

mais où sont les surbousins d'antan ?

(Suite de la page 5.)

lui accorde ce qu'il désire. Cela peut aller du pull-over dernier cri jusqu'au déjeuner à la Tour d'Argent. Nous nous entendons. C'est si jeu que cette chose, mais quelle rigolade!

— Revenons aux surbousins. Quand vous vous réveillerez encore avec vos parents — tous de même, ça arrive — que ferez-vous ?

— On organise des jeux confidentiels, le « strip-tease » par exemple. Marrant! On pose des questions embarrassantes. Celui qui ne veut ou ne peut pas répondre, s'enfuit en silence.

— Vous risquez fort de vous retrouver sans rien comme des vœux (oh spectacle!)

— Rassurez-vous, on triche dès que l'on d'entre nous a terminé son strip. C'est là le comique de la situation. Le jeu lui-même est la vedette de la soirée. Ne croyez pas que tout se termine en ordre. Nous avons horreur de ça. Nous ne pensons qu'à rigoler.

Ces jeunes d'aujourd'hui nous étonneront toujours.

A Moscou, les surbousins existent encore. Les jeunes se réunissent, apportent vodka et whisky (qui devient de plus en plus à la mode en Russie au grand dam du Gouvernement). Quand l'alcool donne du « vague à l'âme » on dit des vers inlassablement. L'un déclame quelques strophes d'un poème de Verlaine, l'autre le reprend, puis l'assistance récite en chœur le beau texte classique. Sublime! Mais rien à voir avec les surbousins français ou américains. Oh! non...

CANCANS de Paris

Le directeur de la publication :
Jean Karfela

55, passage Jouffroy, PARIS-8^e.
ABONNEMENT : 1 an, 30 F
1397 - EUROPRINT - PARIS

Photos : Gordon Fenn, Globe Photos, Pirelli, Rank, Leslie Wexler, European Press Service.





Cheque semaine, un genre réel, tout à fait éploré et inconsolable, se déposer des fleurs sur la tombe de sa chère défunte. Un jour, qu'apparait-il dans les allées du cimetière? Une femme en grand deuil, elle aussi, et dont le chagrin semble encore plus grand que le sien. Elle pleure à chaudes, très chaudes larmes.

Monsieur, très ému, regarde sa longue silhouette noire s'éloigner. Tout à coup, la silhouette s'effondre. Marcello — c'est le nom du charitable monsieur — se précipite.

— Il ne faut pas vous mettre dans des états pareils, Madame, dit-il. Regardez-moi. En-ce que je pleure? Sûr-que je m'évanouis, ée poétique...

— Je n'en peux plus, je n'a réline pas le courage de revivre chez moi.

— Qu'il cela ne change, madame, je suis vous raccompagner.

Marcello remarque alors que la veuve est d'une grande beauté. Mais cela n'est-il quelque importance dans une veuve pareille? Il faut, avant tout, faire preuve de bon sens.

Devant la porte de son immeuble, la dame s'effondre encore. Marcello la prend dans ses bras et l'emporte jusqu'à sa couchette. La dame pleure de plus belle. Marcello la reconforte, la serre dans ses bras, fortement, la comble de caresses, l'embrasse furieusement, entreprend même de la déshabiller car elle ne peut décemment pas aller nu et seule. Marcello s'occupe avec douceur, avec sollicitude. Il est touchant de maladeux, tout tremblant, ému. La dame pleure toujours.

— Merci de me consoler, Monsieur. Vous êtes si bon.

Marcello se retrouve bientôt couché

avec la veuve — toujours inconsolable. Les caresses redoublent jusqu'à ce que les larmes cessent. Enfin!

Le couple s'endort en roussissant leur infernale. Au réveil, la jolie dame sanglote de nouveau.

— Dire qu'il m'est impossible de payer la tombe de mon cher mari. C'est affreux. Votre femme, elle a de la chance. Je l'ai constaté : sa dernière demeure est si jolie. Combien doit coûter une tombe pareille? Peut-être un million...

Marcello, toujours très ému, sort son carnet de chèques.

Le lendemain, quand il se réveille, il ne retrouvera plus personne dans l'appartement. La jolie veuve, ne voulant pas, sans doute, infliger à Marcello le spectacle de son trop lourd chagrin.





Autant qu'un
Rocherbergue une prostituée s'est
ricochant inspiré de cette « scro-
quante dans un cinéma ».

un "pigeon" aimait d'amour tendre

Ce conte illustré est tiré du film italien « l'Amour en
quatre dimensions »,
avec Michèle Mercier



(Suite.)

Johnny Hallyday, pendant le vol de Monte-Carlo a fait la connaissance d'un nigola (vieux, également, au rallye, en rétro). C'est un jeune chanteur qui mérite une vraie chanson : *Juste l'été*. ▶

Il est beau, athlétique (ce qui ne rare chez les yé-yé), j'en dois la comédie et comédie ses chansons. Boatrice (la dame de votre couverture que nous retrouverons page de droite) l'adore. ▼



Je m'ennuie ce soir ... où aller?

20 h. AU RESTAURANT

Pour un dépaysement total, vous trouverez :

- **Le Saïdo** au Palais national, 125, Champs-Élysées
- **L'Europe centrale** à l'Old Vienna 48, rue Saint-Georges.
- **Les Caraïbes** 40, 4, rue de l'Étoile.
- **La Russie** chez Taron Boulba, 16, rue Thoré!

22 h. AU CABARET

(prix à la consommation)

- **URU** 23, rue du Chevalier-de-la-Barre, avec le tour de chant tour à tour poignant, plein d'humour, de tendresse de Monique Morelli, 10 F.
- **Le Chanson galante** 61 bis, rue Glacière, Paris 9^e, 14 F.
- **Le Chant d'or** 33, rue Desdunes, Paris 11^e, 12 F.
- **Club des poètes** 20, rue de Bourgogne, Paris 7^e, 12 F.
- **Djari 4**, rue des Capettes, Paris 6^e, 8 F.
- **L'Atelier Saisonnière** 10, rue de l'Artakia, 15 F.
- **Le Grigolier** 29, rue Mazenod, 15 F.
- **Au chat qui pêche** (prix), 4, rue de la Rochette, 10 F.

(Sélection au fonction des prix abordables des établissements.)

AU CINÉMA

Les films du mois de février (selon la critique)

PALME D'ALUMINIUM

Le Roi de Cœur, le Commissaire San Antonio, la Grande Sauterelle, Billy le menteur, la Bible, Brigitte et Brigitte

PALME D'ARGENT

Le Voyage d'Arctique, Triple Cross, Guerre et Paix, la Grande Vadrouille, Docteur Jago, Darling

PALME D'OR

Les Professionnels, Perry and Bess, Perm brûle-bûle le Doulosme Souffle, Cui-dé-là, Les sans espoir, Un homme et une femme et (toujours) Wide Side Story

LES FILMS ÉROTIQUES

L'Amour à la chaîne, Belles et soûles de venant, Le Deux Femmes, la Fille au monôme, Jeux de nuit, le Traité des Monches, Opération sexy, les Nuits scandaleuses

AU THÉÂTRE

Des pièces gaies :

Orléans de couple, le Kiro, l'Opéren, L'opéra, Tête-Miche, Baby Hamilton, le Parnache et le Poulet Sang-Bleu, Fleur de Cactus, Popo, Tu femme nous trompe, le Voyage de Monsieur Perrichon, le Drame de chez Maxim, Monsieur Carnaval, les Amants de Venise





n° 20 - mensuel - 3 F

cancans

DE PARIS